APERÇU

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE,

PRÉSENTÉ à l'École de Médecine de Montpellier, le 14 Thermidor, an VII de la République Française.

Par Henri Chariere, de Livron,
Département de la Drôme.

Ratio omnium maxima ad faciendam spem; nempe ex erroribus temporis præteriti et viarum adhuc tentatarum.

BACON, Nov. organ. aph. 94.

A MONTPELLIER.

7.

A.

M O N. P È R E.

DONT. LE. DÉVOUEMENT.

M'ARRACHA.

A. L A. M O R T.

E T. M E. C O N S O L A.

DANS. L'INFORTUNE.

APERÇU

SUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

Chez les peuples anciens, la médecine et la philosophie étoient cachées sous le voile des mystères religieux. Les mages, les prêtres Égyptiens, et les Druides, jaloux d'assurer leur pouvoir par la superstition, célébroient les phénomènes de la nature sous les cérémonies les plus extravagantes (1). Ces hommes fourbes par état, savoient que les remèdes singuliers et dégoûtans peuvent, en agissant sur l'imagination, inspirer une confiance aveugle et produire des effets étonnans.

Les Sages de l'antiquité eux-mêmes se soumirent à cet usage de tromper le vulgaire. Ils eurent deux doctrines, l'une pour eux et l'autre pour le peuple. Ainsi, la superstition et la philosophie, par une alliance monstrueuse, concouroient au même but. Mais des hommes dirigés par des vues aussi coupables, se dégoûtèrent bientôt de la recherche de la vérité, et les sciences furent presque entièrement anéanties dès leur origine. Ce n'est pas de ces temps que je m'occupe, et je me transporte à l'époque où la médecine fut érigée en science, et faisoit partie de la philosophie.

(1) Bacon: *de sapientia veterum. Londini* 1634. Bailly. Dupuy. Rabaut.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Veteres laudandi sunt, quia invenerunt et viam monstrarunt plura indagandi.
BARCHUSEN, hist. med.

La médecine étoit alors entre les mains des philosophes et des poëtes. PYTHAGORE, EMPEDOCLE et DÉMOCRITE créérent la médecine théorique; enfin, l'art de guérir, semblable aux pratiques superstitieuses des sauvages du nouveau monde, n'offroit qu'une science vaine, que l'imagination enfante et que l'expérience détruit (1).

HIPPOCRATE, selon CELSE, fut le premier qui sentit la nécessité de poser une ligne de démarcation entre la médecine et les philosophes, et ce fut là l'époque des beaux jours de notre art. Cet exemple prouve d'une manière frappante l'ascendant d'un homme de génie, qui seul influe plus sur la science dont il s'occupe, que tous les siècles qui l'ont précédé. La vérité, fruit tardif des ans, des travaux et de l'expérience pour les hommes ordinaires, semble se présenter naturellement et comme par inspiration, aux esprits créateurs. La médecine étoit à peine sortie de l'enfance; quelques faits isolés que

(1) Chez les anciens on donnoit aux épileptiques le sang humain, etc.. DÉMOCRITE et PYTHAGORE avoient accrédité des erreurs encore plus absurdes. Voy. PLINIUS (hist. natur. lib. 28.)

On a dit trop généralement que la matière médicale des anciens étoit très-simple. Cela n'est vrai que pour HIPPOCRATE; son génie lui fit mépriser les superstitions du peuple et les erreurs des philosophes.

l'empirisme interprétoit vaguement, pouvoient-ils être regardés comme un corps de doctrine ; mais HIPPOCRATE parut, et la médecine, semblable à ces arts d'agrément qui ont des époques signalées de splendeur, s'éleva tout-à-coup au plus haut degré de perfection. Les réformateurs ont vainement attaqué les principes de l'école de *Cos*; les efforts des ASCLÉPIADES, des PARACELSE, des BROWN, etc., etc., etc., sont presque oubliés. HIPPOCRATE a survécu à son siècle, parce qu'il a fait les livres des *prénotions*, des *épidémies*, des *affections*, des *aphorismes* (1). S'il n'eut raisonné que sur des hypothèses, ses ouvrages relégués avec la physique ancienne, figureroient à peine dans des extraits conservés par PLUTARQUE ou par DIOGENE-LAERCE. On a attribué à HIPPOCRATE des livres philosophiques. Peut-être a-t-il payé le tribut à son siècle, en parlant la langue des philosophes, pour en être mieux écouté.

Nous verrons combien les théories qui se succédoient rapidement ont diverti les esprits de la recherche de la vérité. Et le mal eut été au comble, si, de temps en temps et par intervalles, des hommes que le torrent ne put entraîner, ne s'étoient élevés contre les hypothèses ! Mais la sage circonspection d'HIPPOCRATE ne fut plus suivie.

La philosophie ancienne dont DÉMOCRITE, PLATON et ARISTOTE peuvent être regardés comme les créateurs, ne fut pas d'une utilité si réelle, et ses progrès ne furent pas si rapides. Le divin PLATON eut le courage de remonter d'un vol à la recherche des causes. Mais il eut été plus heureux,

---

(1) SCHULZE (*compendium hist. medicis.*)

si, sans se perdre dans une métaphysique subtile, il eut, à l'exemple d'Hippocrate, employé l'induction dans sa manière de philosopher ou de lier les faits. Son système, fruit de l'imagination, étonne par la grandeur de l'entreprise; mais les fondemens en sont ruineux, parce qu'ils ne reposent pas sur l'expérience. Platon enfin déclara que l'étude de la physique surpassoit la portée de l'esprit humain. Aristote, le premier des observateurs, porta néanmoins dans l'étude de la nature ses subtilités; sa logique, au lieu d'apprendre à connoître, à conclure, au lieu de remonter aux principes, apprenoit à diviser et à définir. Cette doctrine devoit faire une fortune brillante, sur-tout lorsque les théologiens l'eurent placée sur l'autel. Démocrite pratiqua une méthode plus sûre, il ne se perdit pas dans la recherhe des causes finales, et tint un juste milieu entre les faiseurs de systèmes et le vulgaire ignorant. Ces trois chefs eurent chacun des partisans qui voulurent jouer un rôle, et bientôt la philosophie grecque ne présenta plus qu'une arène où la subtilité remplaça le raisonnement (1).

---

(1) Les événemens politiques peuvent avoir amené la décadence de la philosophie. Voy. Hornius dans son histoire de la philosophie, ouvrage publié pendant la courte durée de la république Anglaise. *At mox sub imperatoribus cœpit cum libertate vigor ille et sanguis decrescere; insecuta est servitus ingeniorum, Sectis nomina sua dantium; audita Stoïcorum, Platonicorum, Epicuriorum nomina. Insecuta est macies et contentiosum disputandi genus, magis pro opinionibus suis quam pro veritate pugnans...* hist philosop lib. 4. cap. 6.

Voy. le discours prononcé dans cette école, le 1er brumaire de l'an 6, par le professeur Dumas.

On peut dire cependant que les Académiciens rectifièrent l'entendement, et accoutumèrent l'homme à une précision d'idées, nécessaire pour circonscrire une question et abréger les disputes.

Le sceptique qui soutint que l'opinion la plus absurde avoit eu quelque philosophe pour partisan, n'exagéroit pas. Les idées de PLATON, les nombres de PYTHAGORE, les atômes de DÉMOCRITE, l'entéléchie d'ARISTOTE, ces grandes reveries, quoique le fruit du génie, paroissent presque aussi bizarres que les fictions des poëtes. Ces mêmes philosophes perfectionnèrent les sciences mathématiques, toutes les fois qu'ils daignèrent analyser les objets.

Les successeurs d'HIPPOCRATE n'héritèrent pas de son génie. Ses deux fils THESSALUS et DRACO firent peu pour la science. PLATON voulut se mêler de médecine, et appliquer au corps humain les idées de PYTHAGORE. Les quatre élémens de LENCIPPE ou d'EMPÉDOCLE lui servirent pour expliquer les causes de quatre espèces de fièvres. Le feu causoit les fièvres ardentes; l'air, la fièvre quotidienne; l'eau, la fièvre tierce; la terre, la fièvre quarte (1). Mais DIOCLÈS et PRAXAGORE méprisèrent les raisonnemens de cette philosophie inquiète; ils se bornèrent à l'observation. Aussi, partagerent-ils la considération et les honneurs qui avoient été décernés à leur modèle.

---

(1) Voy. GALEN. *de placitis.* HIPP. et PLATON. DUJARDIN, hist. de la chirurgie tom. 1. PLATON, *Timée.*

CHRYSIPPE, ERASISTRATE, HÉROPHILE et ASCLÉPIADE, attachés à la philosophie corpusculaire, renversèrent les maximes antiques fondées sur l'expérience des siècles. Leur système de philosophie les jetta dans des vues mécaniques qu'ils paroissoient confirmer par quelques découvertes intéressantes en anatomie. Pour entendre cette doctrine, il falloit connoître la géométrie, la musique, etc. ASCLÉPIADE obtint la réputation la plus brillante. Partisan outré du système d'EPICURE, qui pour lors étoit à la mode à Rome, et célébré par les poëtes et les orateurs; ASCLÉPIADE, homme habile et rusé voulut s'écarter entièrement de la route reçue. Il prétendit simplifier l'art, en proposant des remèdes doux, l'abstinence des viandes, les frictions, les promenades, la gestation, etc. (1). Il fit dépendre tous les phénomènes de la santé et de la maladie, des atômes et des ouvertures du corps destinées à leur livrer passage; tous les moyens curatifs se rapportoient à cette théorie. Sa médecine fut peu chargée de drogues, mais très-active; elle consistoit à fatiguer les malades pendant trois jours, même dans les maladies aiguës; au 4e. on accordoit la nourriture et le repos. Les frictions étoient également employées, toujours pour élargir ou resserrer les pores. Cette indication fondée sur une supposition aussi gratuite, suggéra peut-être dans la suite la méthode échauffante que SYDENHAM a fait oublier. ASCLÉPIADE de Rhéteur, devenu le premier homme de son temps, crut qu'il étoit plus aisé de renverser la doctrine ancienne, que de l'étudier soigneusement.

---

(1) PLINIUS. (hist. nat. lib. 26. cap. 3.)

A peu près à la même époque, Sérapion et Héraclide de Tarente, voulurent ramener la médecine à son antique simplicité. Mais animés par l'esprit de parti, jaloux de former une secte, ils osèrent soutenir que le raisonnement étoit inutile, que la routine la plus aveugle suffisoit. Les *empiriques* peuvent être comparés aux *sceptiques* de la philosophie. Sans doute, le scepticisme outré prive l'entendement de toutes ses forces, il le réduit à rien; mais un scepticisme rationnel lui en rend l'usage; c'est sans contredit la philosophie par excellence, et dans ce sens, l'empirique et le sceptique dépouillent la science des prétentions universelles et chimériques, pour la restreindre dans de justes bornes.

Les *dogmatiques* cherchèrent à couvrir de mépris cette secte nouvelle. Chaque parti invoquoit l'autorité d'Hippocrate, et au lieu d'observer, on disputa. Ces scènes scandaleuses, l'opprobre de l'art, ont été renouvellées plus d'une fois avec autant d'acharnement par les Arabes et les Galénistes. Cependant Hippocrate fut étudié, et si la science n'avança pas, du moins elle ne fut pas entièrement perdue. Les médecins *dogmatiques* expliquoient, chacun à sa fantaisie, les fonctions du corps vivant. Les sectateurs d'Erasistrate, croyant que la digestion s'opéroit par trituration, conseilloient les toniques; un disciple de Praxagore le philosophe donnoit des alimens faciles à se décomposer pour faciliter la digestion; d'autres prescrivoient des remèdes échauffans pour provoquer cette prétendue coction.

Thémison voulut concilier deux sectes aussi opposées. Sa doctrine devoit rendre la médecine-pratique plus aisée;

mais ses trois causes de maladie ne peuvent se rapporter à tous les cas ; et d'ailleurs, ce système n'admet point de maladies humorales. Les *méthodistes*, attachés à la philosophie corpusculaire, n'admettoient pas l'existence d'un principe de vie, d'un être conservateur ; les *dogmatiques*, au contraire, se prononcèrent pour les vues de PLATON. Nous retrouverons cette division parmi les médecins modernes.

« C'est une chose bien remarquable, en philosophie, en » éloquence, et dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu » aux hommes un objet de culte. Chaque siècle a eu le » sien. Il semble que l'esprit humain soit importuné de sa » raison, et fatigué d'être libre. Il a besoin qu'on le gou- » verne et l'asservisse ». THOMAS. (Essai sur les éloges, chap. 19.) GALIEN, attaché aux principes d'ARISTOTE, sembla usurper en médecine un pouvoir despotique, aussi durable que celui de son maître en philosophie. Peut-être la durée de sa doctrine tient-elle à cette association. GALIEN explique les tempéramens et les vertus des remèdes d'après leurs qualités élémentaires ; tout se rapportoit au chaud, au froid, au sec et à l'humide. La santé et la maladie dépendirent de l'état des fluides, qui tous étoient relatifs aux quatre élémens d'EMPÉDOCLE. GALIEN étudia l'anatomie avec un soin particulier (1) ; et il est étonnant que, dans le 17e. siècle, les anatomistes aient poussé l'ignorance ou l'effronterie jusqu'à s'approprier les travaux de ce grand homme. GALIEN est peu estimé dans quelques Ecoles ; il me paroît que cette défaveur provient du mauvais goût de ses commentateurs qui, en

(1) GALEN. *de usu part. de administ. anat.*

s'attachant plutôt aux subtilités qu'aux faits, paroissent s'être plû à le défigurer (1). Une lecture réfléchie de ses livres; *de locis affectis*, *methodus medendi*, *de crisibus*, *de diebus decretoriis* et sur-tout *de facultatibus*, prouve que les modernes qui nous ont tracé la bonne manière d'étudier, lui doivent beaucoup. Le discours préliminaire du livre des *nouveaux élémens de la science de l'homme*, si justement admiré, se trouve au moins, quant au fond, dans le livre de GALIEN, que je viens de citer. Cette vraie philosophie avoit échappé aux commentateurs subtils; il n'y avoit qu'un homme de génie capable de l'apercevoir et de la développer. On peut remarquer les plus grandes ressemblances entre ARISTOTE et GALIEN. Tous les deux ont formé une secte qui a absorbé toutes les autres; tous les deux traitèrent en maîtres des différentes parties de leur art, et les ouvrages qu'ils nous ont laissés peuvent être regardés comme le système le plus complet des connoissances du temps.

La médecine chez une nation libre, fut digne des hommes qui l'étudièrent. Les *Grecs* voulurent tout expliquer, la formation de l'Univers, les élémens; chacun raisonna à sa manière, et les plus sages finirent par douter de tout. Des esprits aussi inquiets, aussi avides de connoître, s'égarèrent quelquefois, et payèrent le tribut à leur siècle.

Les maîtres du monde, ce peuple dont les jeux étoient des combats, les *Romains* négligoient les sciences pour étudier l'art militaire, la politique et l'éloquence. Les auteurs Latins qui ont parlé de l'art de guérir, n'étoient que des esclaves ou

(1) LORRI.

des hommes qui n'en connoissoient que la théorie. Sous les Empereurs, les médecins ne s'occupèrent que de recettes ; c'étoit à qui en feroit de plus compliquées. L'art fut avili pour plaire au luxe effrené, jusqu'à descendre dans les détails des préparations cosmétiques (1).

La médecine chez les *Arabes* fut celle de GALIEN, chargée des subtilités d'ARISTOTE, et défigurée par les pratiques superstitieuses d'un peuple à peine sorti de la barbarie (2). Le respect superstitieux pour les idées des anciens, opposoit l'obstacle le plus puissant aux progrès de l'esprit humain. Ce respect ou cette idolâtrie persuada aux médecins Arabes que GALIEN avoit posé les dernières bornes de l'art. Il n'a jamais existé de préjugés plus nuisibles aux sciences. On doit cependant à ces médecins la description de quelques maladies, et l'emploi de beaucoup de remèdes nouveaux (3).

---

(1) GALEN. (*de comp. medic.* lib. 1.) PERILHE (hist. de la Chir. t. 2.)

(2) Long-temps auparavant, CRINAS de Marseille avoit ajouté à la médecine l'astrologie judiciaire. Cette prétendue découverte fut reçue avidement par les *Arabes*. Jusqu'au commencement du 17.me siècle, on voit des médecins chercher de bonne foi la cause des maladies et des événemens politiques dans le mouvement des astres.

(3) FREIND (hist. medic.)

DEUXIEME ÉPOQUE.

. . . . venient annis
Sœcula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphys que novos
Detegat orbes; nec sit terris ultima Thule.
(SENECA. *Tragœd. Medea.*)

La philosophie d'ARISTOTE échappée aux fureurs de *l'Islamisme*, et ensuite adoptée avec enthousiasme par les Arabes conquérans, passa en Europe avec les débris de l'Empire Grec. On s'occupa dans les Universités de ce que les anciens avoient dit, au lieu d'observer. La découverte de l'imprimerie et du nouveau monde, les ravages d'une maladie qui frappe l'homme jusques dans la source de la vie, occasionnèrent presque en même temps un changement dans les esprits. BACON préparoit de loin les moyens de régénérer les connoissances humaines; mais sa philosophie bornée à l'analyse des faits et à l'induction, bien différente de celle de ses prédécesseurs qui vouloient tout expliquer, prenoit un ton trop modeste pour être reçue avidement: il s'agissoit d'apprendre à observer et à raisonner. Aussi cette doctrine n'eut-elle d'abord que des progrès lents et tardifs (1).

Mais DESCARTES, en soumettant toutes les idées au creuset d'un examen rigoureux, doit être regardé comme le créateur

(1) BACON s'est proposé: 1°. de disculper les sciences et ceux qui les cultivent; 2°. de démontrer l'imperfection des moyens connus pour interpréter la nature; 3°. d'indiquer des moyens plus sûrs. C'est l'objet du *nov. organ.*

de la philosophie moderne. Son système qui rapportoit tout à la combinaison du mouvement des corps simples, est pour le fond celui de DÉMOCRITE. A cette époque, les philosophes les plus distingués dirigeoient leurs vues vers l'étude de l'économie animale; BACON et DESCARTES cherchèrent à perfectionner la médecine. Mais ces deux hommes de génie manquoient des détails que l'observation seule peut fournir. DESCARTES parut oublier la méthode qu'il avoit employée avec tant de succès contre la philosophie ancienne; en voulant lier étroitement en un système toutes les choses connues, il se pressa d'associer la médecine à la métaphysique, et fut obligé, pour remplir les vuides, d'entasser des hypothèses gratuites et destituées de vraisemblance. Cette philosophie a le plus influencé l'art de guérir; on peut d'ailleurs lui faire honneur des découvertes anatomiques modernes. Les esprits se dirigèrent vers la physique expérimentale, et furent animés d'une curiosité au-dessus de tout sentiment de pitié : les cris de la brute souffrante n'étoient pour leurs oreilles que le bruit d'une machine privée de sentiment. DÉMOCRITE donna la même impulsion à ses contemporains (1).

LOCKE, BOYLE et NEWTON n'adoptèrent pas les idées de DESCARTES, et employèrent ses propres armes pour le réfuter victorieusement. NEWTON apprit aux hommes à n'admettre dans l'étude de la nature que des théories précises et calculées. Cette marche rigoureuse est celle de BARTHEZ (2) et de

(1) Voy. CELSE et TERTULLIEN.

(2) Nouveaux élémens de la science de l'homme. Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux, discours préliminaire.

l'école de Montpellier. Les esprits qui veulent tout expliquer, n'ont pas été contens de cette nouvelle philosophie ; ils ont été jusqu'à lui reprocher de renouveller les qualités occultes des anciens, tandis qu'elle se contente de comprendre la cause générale des phénomènes dans le simple énoncé d'un fait. Cette manière de philosopher, la plus généralement suivie dans ce siècle, semble promettre les résultats les plus satisfaisans. Si c'est un mal d'ignorer une vérité, c'est un plus grand mal de croire à une erreur ; si nous ne touchons pas à des découvertes rapides et brillantes, du moins en marchant plus lentement vers la vérité, nous y ferons des pas plus assurés, sans craindre d'être obligés d'en faire de rétrogrades.

La philosophie moderne fondée sur l'expérience et l'observation, paroît préférable à celle des anciens ; ceux-ci conduits par l'analogie, en s'épuisant en conjectures, ont pu par hazard et après mille erreurs toucher à la vérité. Il est cependant toujours vrai qu'il vaut mieux observer, au lieu de deviner les phénomènes. Chez les anciens, la morale absorba toute l'attention.

Fernel rappella ses contemporains à l'étude d'Hippocrate ; il osa attaquer le premier les idées des Arabes. L'étendue de ses vues qui le mirent au-dessus de son siècle, le fait regarder, à juste titre, comme le précurseur des Houllier, des Duret, des Baillou, etc.

A peu près dans le même temps les *Alchymistes*, après avoir vainement cherché la pierre philosophale, s'imaginent pouvoir trouver une panacée capable de prolonger la vie. Des

idées aussi séduisantes flattoient trop vivement pour ne pas faire fortune. Cette secte, obscure par principe, préparoit dans le silence la révolution la plus étonnante en médecine. Enfin le fougueux PARACELSE parut pour ébranler le despotisme d'ARISTOTE et de GALIEN. Je crois inutile de parler des prétentions insensées de ces nouveaux philosophes. Je me contente de remarquer que les *Alchymistes* nous fournissent un exemple de ce que peuvent la patience et le travail les plus opiniâtres; les résultats eussent été bien différens, si la méthode avoit présidé aux recherches. L'enthousiasme de PARACELSE fit certainement des victimes; mais les erreurs sont oubliées, et nous jouissons des découvertes. Un avantage que ne présentent pas les autres sectes, c'est que le passage de celle-ci a été marqué par des travaux utiles. Les premiers chimistes ont peut-être contribué en grande partie à préparer cet esprit d'indépendance, si nécessaire dans l'étude de la philosophie; leurs attaques réunies à celles de DESCARTES et des novateurs religieux, doivent figurer dans les révolutions du seizième siècle.

Les succès de la philosophie Cartésienne ou Corpusculaire, donnèrent naissance à une secte célèbre de médecins, qui compte encore des partisans. PITCAIRN, BELLINI, KEIL, BOERHAAVE, CHIRAC, etc., crurent pouvoir calculer aussi facilement les phénomènes de la vie, que ceux des objets physiques (1). Cette philosophie inquiète et audacieuse étayée des découvertes d'HARVÉE, de PÉQUET, et de LEWENHOECK transforma le corps humain en machine hydraulique. De là

(1) Voy. D'ALEMBERT, discours préliminaire de l'encyclopédie.

toutes

toutes les théories sur la saignée, sur la force du cœur, sur la digestion, etc. La circulation du sang a peut-être plus fait de mal au genre humain que toutes les autres applications étrangères à la médecine. Il me suffit de rappeler la pratique de BOTAL, et les tentatives criminelles de la transfusion qui sembloit réaliser la fable de MÉDÉE et d'ESON. Peut-on croire que des têtes imbues d'un pareil système pussent avoir dans la pratique quelques égards pour un principe conservateur dont elles ne soupçonnoient pas même l'existence (1)? La nation qui s'énorgueillit des découvertes de HARVÉE, parle sans cesse des services importans qu'elles rendirent à l'art de guérir. A l'entendre, les anciens n'étoient que des empiriques aveugles. Mais ces éloges prodigués par CLIFTON, MACKENZIE, BLACK à leur illustre compatriote, tiennent à l'esprit national toujours injuste en philosophie.

La *médecine mécanique* donna naissance à une foule de sectes qui avoient un principe commun, mais qui différoient par bien des points. On vit presque en même temps JONES, COLE, BONTEKOE, OVERCAMP etc..... prétendre guérir les maladies par des moyens opposés. Alors il falloit tout expliquer pour n'être pas exposé au ridicule, et au reproche d'admettre les facultés occultes des péripépatéticiens qu'on venoit d'anéantir. Ce système devoit être adopté, parce que, pareil à ceux d'ASCLÉPIADE et des méthodistes, il expliquoit clai-

(1) Ces médecins se proposoient de dissiper des engorgemens, de délayer, d'inciser les humeurs. En un mot, ils vantoient la méthode la la plus active dont SYDENHAM lui-même ne s'est pas toujours dégagé. (Voy. BARKER.)

rement les actes les plus compliqués de la vie. Le public s'imaginoit que l'art de guérir étoit aussi facile à pratiquer que l'étude des principes qui le constituoient. Pour lors le vulgaire voulut juger des choses qui ne sont point de son ressort. Dans l'étude des phénomènes naturels, les résultats ne sont pas toujours en raison du nombre des collaborateurs ; la science, en passant par tant de mains, peut quelquefois ne pas porter ce caractère uniforme et invariable, qui est le type de la vérité.

A cette époque, on trouve des idées de matérialisme fréquentes parmi les médecins. Une hypothèse, les esprits animaux, par exemple, rendoit raison de tout. On convenoit que la brute étoit une simple machine ; pourquoi des esprits audacieux n'auroient-ils pas eu la même idée sur l'homme ? Les *Cartésiens* ont imité leur maître jusques dans ses erreurs ; ils auroient dû négliger l'exemple pour s'attacher aux préceptes.

Les hommes, dit BERKELEY, sont portés à réaliser leurs notions abstraites. On ne s'étonnera donc pas que les médecins mécaniciens aient été séduits par le préjugé, ni qu'ils aient pris de pures hypothèses mathématiques pour des êtres réels. La géométrie employée avec succès en physique, ne peut s'appliquer qu'aux corps simples. Le corps humain est l'être le plus composé ; aussi les faits qui constituent son étude sont-ils peu certains, ou du moins mal connus. On pourroit diviser nos connoissances en deux grandes branches : celles relatives aux êtres vivans, et celles relatives à la matière inerte ou simple. Les premières perdent d'autant plus de leur certitude qu'elles se rapprochent des êtres composés ; et voilà pourquoi la médecine est un art aussi con-

jectural que la politique, l'art militaire et toutes les sciences civiles.

Spiritus intus alit, totam que infusa per artus
Mens agitat molem....... VIRGIL.

Des hommes qui prenoient goût à la méthode sage et mesurée de BACON et de NEWTON, se dégoûtèrent bientôt des explications mécaniques dont on reconnoissoit chaque jour l'insuffisance. STAHL, renouvellant les idées de PYTHAGORE, d'HIPPOCRATE et d'ARÉTÉE, avoit vu que la vie n'étoit qu'une succession non interrompue d'actes conservateurs. Il s'agissoit de distinguer les mouvemens *symptômatiques* qui tendent à détruire l'équilibre, des mouvemens *énergiques* qui tendent à le conserver; c'est ce que les anciens avoient entrevu, en admettant un combat entre la nature et la maladie. Ces actes énergiques dans la maladie sont les mêmes qui conservent le corps pendant la santé. La cause efficiente de ces mouvemens est l'ame. La physiologie se réduit à la vie qui empêche la corruption du corps, à la nutrition, à la sensation et au mouvement locomotif (1). Cette doctrine établie sur un petit nombre de faits bien avérés entraîna même les partisans de la secte opposée; on vit BOERHAAVE, MEAD, GAUBIUS, SAUVAGES, PÉRAULT, se rendre insensiblement aux raisons des Animistes. Mais on a reproché aux Stahliens un respect superstitieux pour les efforts de la nature qui rendit leur pratique presque nulle. Ce reproche a fait renaître la

(1) STAHL, *theoria med. vera. pars* 1. *Præf. conspect. therap.* JUNCKERE. Voy. LEIBNITZ: essais de Théodicée.

bonne manière d'étudier et d'agir qui fut celle d'HIPPOCRATE, et de l'Ecole Grecque (1).

VAN-HELMONT, homme vraîment étonnant par un mélange inconcevable de traits de génie et d'absurdités, après avoir adopté les principes chimiques de PARACELSE, se livra aux écarts de son imagination déréglée. Et cependant on trouve quelquefois dans ses œuvres, sous des noms nouveaux, ce que les anciens avoient dit de plus précieux sur l'histoire de l'homme. Les Vitalistes ont vu, comme il le disoit, que la chaleur animale dépendoit de l'esprit de vie ou ARCHÉE, que la digestion s'opère par le moyen de fermens, que le sang étoit une humeur unique et homogène, et que les différences qu'on peut y observer sont dues à un état de décomposition; car dès qu'il est soumis à nos analyses, le principe de vie n'y existe plus. L'être conservateur qu'il nomme ARCHÉE réside dans la région épigastrique : là, comme d'un trône, il veille, il préside à toutes les parties en maître, par irradiation, sans substance intermédiaire, mais par un commandement absolu. C'est ce qu'il nomme *actio Regiminis.* Cet ARCHÉE si puissant est un corps lumineux, et varie selon les diverses espèces d'animaux (2).

La maladie n'est point une intempérie provenant par le combat perpétuel des qualités élémentaires ; la maladie n'est pas non plus causée par les quatre humeurs des anciens. C'est dans ce système un être réel, produit lorsqu'une substance

---

(1) HALLER *præfat. ad hist. morb. Vratislaviens.*
MOSCATI : *discorso dell' uso dei sistemi nella practica.* 1797.

(2) HELMONTII opera in fol. Œuvres de VAN-HELMONT, traduites par le COMTE.

nuisible a irrité l'esprit de vie très-susceptible d'affections morales. La pathologie de VAN-HELMONT est à peu près celle de PARACELSE. Dans la pratique, il bannit les vésicatoires, la saignée et les lavemens ; les sudorifiques guérissent surement, et remplissent toutes les indications. Les remèdes n'opèrent point par similitude, ni par contrariété, comme le vouloient les *Galénistes*, mais par leurs vertus spécifiques. VAN-HELMONT, en frondant toutes les sectes pour être original, compta peu de partisans. Les médecins mécaniciens ne pouvoient concevoir qu'on pût admettre un principe de vie dans les humeurs, et sur-tout dans le sang. VAN-HELMONT dut dégoûter les *Cartésiens* en changeant la face de la philosophie, en substituant des abstractions aux idées de la physique corpusculaire.

Telle est à peu près la doctrine de cet homme singulier. On regrette qu'il ait toujours affecté de parler un langage énigmatique, dans le goût de celui de PARACELSE et des chimistes. Un homme livré aux écarts d'une imagination fougueuse doit tenir ses lecteurs en garde contre les faits qu'il avance. Malgré tous ces défauts, on voit avec étonnement les idées les plus précieuses sur le phénomène si important de la digestion, et les découvertes de ce siécle pressenties par une espèce de génie prophétique. Car les travaux de HALLER sur l'irritabilité, ceux de SPALLANZANI sur le suc gastrique, ceux de FONTANA sur le sang, les expériences de WHITT sur la sensibilité, n'ont fait que confirmer une foule de faits hazardés.

Entre les animistes et les mécaniciens, viennent se placer naturellement les solidistes, et sur-tout les partisans du sys-

tème de LACAZE. Les forces épigastriques agissant ici d'une manière nécessaire, les humeurs n'ont qu'une action passive. Ces médecins furent profonds moralistes, et écrivains distingués ; mais leurs vues étoient trop subtiles pour avoir des partisans. CULLEN et BROWN peuvent encore se ranger parmi les solidistes. Le système de ce dernier, d'abord vanté avec enthousiasme, commence à être apprécié à sa juste valeur. Parmi une foule de principes faux et dangereux dans la pratique, on a remarqué l'utilité de sa distinction de la foiblesse, en directe propre à l'enfance, et en foiblesse indirecte; effet ordinaire de l'abus des plaisirs, etc.....

Je devrois parler des tentatives de nos chimistes modernes, dont les prétentions différentes de celles des chimistes anciens ne paroissent pas mieux fondées. En convenant que leur pouvoir s'est singulièrement aggrandi sur les corps inorganiques, un défaut qui leur est commun est d'oublier que l'animal est gouverné par des lois particulières et distinctes, qui échapperont toujours à leurs moyens d'analyse.

Enfin, des hommes dont s'honore l'Ecole de Montpellier; les SAUVAGES, les BORDEU, les FOUQUET, les BARTHEZ ont développé les vraies lois du corps vivant. Mais je dois un tribut particulier de reconnoissance à GRIMAUD, puisque c'est à lui que je dois le peu que j'ai pu saisir de cette grande doctrine ; par ses livres vraîment classiques, GRIMAUD, trop tôt enlevé à la science, m'a facilité l'intelligence de ces dogmes que le génie de leurs auteurs mettoit hors de ma portée. Je laisse à d'autres le soin d'exposer les grands et utiles travaux de cette Ecole ; fatigué d'avoir parcouru une carrière aussi pénible, je sens que mon entreprise a été au-

dessus de mes forces. L'époque la plus importante dans l'histoire de la médecine ne peut être exposée que par les hommes qui concourent à sa gloire.

Me ipsæ illæ Athenæ non tam operibus magnificis exquisitis que antiquorum artibus delectant, quam recordatione summorum virorum, ubi quisquis habitare, ubi sedere, ubi disputare sit solitus, studiose que eorum etiam sepulchra contemplor. CICERO : *de legibus. l. 2.*

RÉFLEXIONS.

Cette esquisse très-imparfaite prouve jusqu'à un certain point, combien la médecine a été influencée par les sciences qui lui sont étrangères. Ensorte qu'il est peut-être plus difficile d'exposer les conjectures des philosophes que les vrais principes de l'art.

Depuis la renaissance des lettres, toutes les sciences font des progrès étonnans; tout est perfectionné, même la métaphysique; la médecine seule en est toujours au même point : pareille aux monumens antiques, elle est admirée, mais jamais embellie.

Les idées de cinq ou six génies ont jusqu'à présent dominé tour-à-tour. ARISTOTE pensoit comme LOCKE; DÉMOCRITE et PLATON comme DESCARTES; HIPPOCRATE comme BUFFON. Mais pour réduire en système, pour coordonner ces notions vagues et éparses, il falloit des détails exacts et suivis qu'on ne trouve pas chez les anciens.

Les systèmes philosophiques qui ont influé d'une manière particulière sur la médecine, sont celui de DÉMOCRITE (le

de

même que celui de DESCARTES), d'où dépendoient les théories d'ASCLÉPIADE, d'ERASISTRATE, des *Méthodistes* et des *Mécaniciens* : celui de PLATON et d'ARISTOTE qui dépare GALIEN : celui de PYTHAGORE et de LEIBNITZ, relatif à HIPPOCRATE et à STAHL. Toutes ces opinions différentes eurent successivement leur temps de célébrité ; et les ouvrages de médecine qui y étoient attachés, ont partagé le même sort. On a remarqué avec raison que les erreurs avoient des suites bien différentes en philosophie et dans l'art de guérir.

On a pu voir les systèmes de médecine marqués par le caractère du siècle : dans le principe et avant HIPPOCRATE, ils étoient remplis de superstitions : chez les Grecs, on les vit associés aux idées des philosophes ; après la renaissance des lettres, ils furent soumis à l'esprit de détail. Cette influence est inévitable ; le métaphysicien asservit l'expérience à sa dialectique ; un chimiste ne connoît d'autre école que son laboratoire. Tous veulent être à la hauteur des découvertes. L'amour propre veut tirer de son propre fonds ; comment abandonner cette chimère ? elle étoit si importante, puisqu'elle avoit couté tant de peines.

Les théories ont fait le plus grand tort à la médecine, en l'attaquant jusques dans ses principes. Si quelque bon esprit vient à ouvrir les yeux, tout en abjurant la théorie, un scepticisme complet et désolant le poursuit dans la pratique : enfin, il en vient au point d'envisager son art uniquement comme un objet de législation, ou comme une erreur nécessaire pour contenir le peuple. En effet, consultons ces théories dont l'échaffaudage paroît si solide ; soumettons les à l'épreuve ; les résultats ne répondront jamais à notre attente. Les opinions

de

de ces philosophes affirmatives et complettes, ne sont bonnes que quand il s'agit de détruire celles de leurs adversaires : *triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant.* (ROUSSSEAU Emile.)

Les sciences accessoires appliquées avec précaution à la médecine, ne peuvent entraver ses progrès, pourvu qu'on n'oublie jamais qu'elles seront subordonnées à la pratique (1). Si l'on avoit suivi cette marche, les médecins modernes auroient pu profiter des succès et des fautes de nos pères, parce que le nombre des cas qui conduisent à l'erreur est diminué.

On devoit se méfier un peu des expériences faites par les naturalistes sur les brutes ; ces résultats, transportés sans examen à l'homme, se contredisent, parce que chaque animal a sa manière d'être (2). On sent facilement que si l'art doit être perfectionné, on le devra aux observations faites sur le corps humain. C'est au médecin à observer et à conclure ; le naturaliste feroit à chaque pas des écarts dangereux.

L'étude du corps humain, envisagée d'une manière philosophique, offre à l'esprit qui sait analyser une somme de probabilités égales aux certitudes des autres sciences naturelles.

Envain, les médecins géomètres croyoient avoir tout démontré, leurs raisonnemens reposoient sur des hypothèses gratuites. PITCAIRN proposoit une question médicale comme un problême algébrique, sans se douter que l'énoncé en étoit trop vague, en croyant pourtant l'avoir précisé.

L'étude de la médecine ou l'étude de nous-mêmes, donne

(1) STAHL *parænesis ad aliena a medica doctrina arcendum.*

(2) MURRAY opuscul.

l'esprit de combinaison, la retenue et la justesse au jugement, parce qu'elle accoutume à voir les objets compliqués et variés dans leurs rapports. Des objets plus simples ne formeroient pas ce *tact intellectuel*, qui distingue le vrai médecin du théoricien présomptueux (1). Dans tous les arts, la distance entre le raisonnement et la pratique est immense; les théories n'ont presque jamais enrichi la science, elles ont pu quelquefois satisfaire l'esprit dans l'explication des faits.

Plusieurs systèmes en médecine, par leur combinaison, en ont formé de particuliers : par exemple, SAUVAGES étoit mécanicien et animiste..... Toutes ces théories opposées ont dû faire bien des victimes ? Cette objection me paroît assez difficile à résoudre ; car je ne puis croire, comme BARKER, que la pratique des médecins a toujours été la même et la plus appropriée aux maladies, ou que les maladies changent avec le temps. D'après ce calcul, les maladies traitées par BOTAL et SYLVA, devoient être toutes inflammatoires, etc. Mais la nature se joue également des efforts et des imprudences des partis opposés ; sa main salutaire répare les brèches que

(1) Les médecins pour l'ordinaire préfèrent quelque science particulière à leur profession ; on a vu des médecins, naturalistes, antiquaires, critiques, etc. La raison de cette espèce d'abandon se trouve plutôt dans l'artiste que dans l'art lui-même. Le médecin honnête et instruit, qui voit le mérite méconnu, laisse aux fripons le charlatanisme, pour diriger ses vues vers une science plus indépendante. Le véritable ami des hommes, (dont le tableau a été si bien peint par le citoyen M. A. PETIT de Lyon : discours prononcé le 13 brumaire, an 6) celui qui aime son état doit surmonter ces obstacles, et chercher dans sa conscience un témoignage que le public ingrat et imbécille lui refuse.....

nos préjugés font à son ouvrage. Il n'est donc pas bien étonnant que des sectes opposées aient vanté leurs succès.

Les vues hypothètiques ont mis plus d'une fois les philosophes sur la route des découvertes ; elles offrent à l'esprit un point de vûe qui anime ses efforts, elles limitent le champ trop vaste de l'observation. D'ailleurs, tout système dangereux dans son extension, offre quelquefois des faits de pratique bien précieux. Le médecin qui profite des ressources d'une érudition choisie, s'aperçoit que les *Galénistes* développent parfaitement les maladies humorales ; que *les chimistes* ont fourni des remèdes héroïques ; et que BOERHAAVE et HOFFMAN ont complété les maladies des solides.

Toutes les sciences (les mathématiques exceptées) offrent des variations dans leurs périodes. Mais si la médecine a été plus particulièremet exposée à la mauvaise humeur des sceptiques, c'est que son intérêt nous touche de très - près. PLINE, MONTAIGNE, ROUSSEAU, QUEVEDO, ROCHESTER, etc. ont tour-à-tour employé le raisonnement et la plaisanterie contre un art dont l'utilité est en raison des progrès de la société (1). La médecine est nécessaire pour nous guérir des maux qu'entraînent le luxe, les lettres, etc. Cette remarque n'avoit

(1) Les progrès de la médecine influent sur la législation. C'est par eux que l'hygiène et l'économie publiques ont été mieux connues. Voy. les travaux des *économistes* en France, ceux d'HOWARD et de RUMFORT en Angleterre.

DESCARTES et DIDEROT disoient qu'il n'y avoit point de bonne philosophie sans médecine. En effet, HIPPOCRATE, GALIEN, HARVÉE, LOCKE, LACHAMBRE, COPERNIC, WOODWARD, GOMÈS-PEIRERA, LINNÉ, sont placés dans l'histoire de l'esprit humain à côté des premiers philosophes.

pas échappé à Celse : les philosophes s'empressèrent d'étudier une science qui pouvoit rétablir leur santé affoiblie par l'étude et la méditation.

FIN.

PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS. . . . .
Chimie.	J. A. CHAPTAL. . . . .
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. V. BROUSSONET.
Clinique interne.	H. FOUQUET. J. PETIOT.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des Femmes, éducation physique des Enfans.	J. SENEAUX. J. M. J. VIGAROUX.
Démonstration des drogues usuelles.	J. G. VIRENQUE, Conservateur.